

Apprendre à philosopher avec LA PSYCHANALYSE

Tony Brachet

- L'inconscient
- La sexualité
- La mort
- Le fantasme
- L'identification
- Le transfert
- La clinique
- Le paradigme

ellipses



L'inconscient

Un lieu commun

La psychanalyse ne repose pas sur la découverte de l'*Inconscient*. Cette notion, certes négative puisque l'inconscient est absence ou privation de conscience, jalonne en effet l'histoire de la philosophie elle-même, et, implicitement, toute la culture.

Ainsi, Aristote reconnaît dans sa description de l'âme [*De Anima*] une faculté qu'il nomme « intellect *en puissance* », et qui ne constitue pas une pleine *consciente*. Nous appellerions aujourd'hui *virtuel* ce mode de pensée ou de représentation, destiné à se développer « *en acte* », c'est-à-dire en se clarifiant jusqu'à devenir *science* ou connaissance.

Une science *inconsciente* est ici inconcevable, alors qu'il existe un *savoir* inconscient, ne serait-ce que celui de la *perception* animale, partagée par l'homme. La psychanalyse n'hésitera pourtant pas à parler, avec Lacan, de *savoir insu*. Elle tend même à revendiquer, dans la mouvance freudienne ce statut de science *particulière* ou de l'individuel, rejeté par Aristote au motif qu'*il n'y a de science que du général*.

Descartes et ses successeurs reprendront ce modèle d'une connaissance par définition consciente, claire, et générale *car* scientifique : conséquemment, aussi *mathématique* qu'il est possible. Ce requis est plutôt platonicien qu'aristotélicien et exclut encore davantage, s'il est possible, l'*Inconscient*.

Ainsi, chez Spinoza, puis Leibniz, la conscience devenue connaissance est supposée *adéquate* à son objet, c'est-à-dire, dans les limites certes de la condition humaine, exacte et complète. *L'intuition*, *l'évidence* même semblent, à un Leibniz, irrationnelles, et ce d'autant plus que s'estompe l'ombre d'un Descartes déjà fort discuté.

L'idéal de la connaissance (que son objet soit la Nature ou l'homme) coïncide ainsi avec celui de la *démonstration*. Dans cette perspective se rejoignent, avec des nuances, les « socratiques » (Socrate, Platon, Aristote) et les grands disciples de Descartes.

Dans ce « binôme » des Anciens et des Modernes, il se rencontre toutefois des « familles d'esprits » elles-mêmes opposées, les uns, tel Aristote, privilégiant la *vie*, les autres, tel Leibniz, la *logique*, Russell observant plaisamment, dans le livre qu'il a consacré à ce dernier, que « les meilleures parties du système de l'auteur sont celles qui sont le plus éloignées de la vie humaine »¹

Quant à *l'Inconscient*, on ne saurait *a priori*, même à l'école de la philosophie moderne « rien dire de ce terme privatif à moins de l'*hypostasier* comme un *objet*, indépendamment de la connaissance que nous en prenons »².

Autrement dit, en créant une *chose* avec un *mot*. L'Inconscient ainsi « hypostasié » (ce qu'un cartésien, hostile à la métaphysique « médiévale », aristotélicienne, s'interdit) constituerait en effet, ni plus ni moins qu'une « chose en soi » – analogue au *Moi* tel qu'en traite Kant dans sa *Critique de la raison pure*³.

1. Russell, *La philosophie de Leibniz*, 1900.

2. G. Rodis-Lewis, *Le problème de l'inconscient et le cartésianisme* Paris, PUF, 1982.

3. Chapitre des « Paralogismes » de la « Dialectique transcendante » : le *Moi* est inconnaissable, au même titre que le *Monde* et que *Dieu*.

Une certaine tension entre l'*Inconscient* et le *Moi* est d'ailleurs, nous le verrons, constitutive de la psychanalyse, tant chez Freud qu'entre ses successeurs¹. « Hypostasier » l'*Inconscient* transforme la psychanalyse, conséquence inévitable en « métapsychologie », voire en « système »² tel qu'il en a existé au XIX^e siècle, voire au siècle suivant chez Jung.

Aussi, dans le champ strictement philosophique, la « grammaire³ » à l'œuvre dans toute grande pensée conduit Descartes lui-même, hostile à toute « hypostase », à élaborer une notion *adjective* de l'*Inconscient*, affinée graduellement à l'aide de ses correspondants et disciples, plus élaborée donc que sa définition initiale et non dépourvue de postérité.

Prise à la *lettre* en effet, la notion de l'*inconscient* ne correspondrait chez Descartes à *rien*. Résolument dualiste, le philosophe rejette toute pensée *latente*, ainsi que toute prise en compte de la singularité de la vie. Chez Aristote, l'*âme* de *tout* vivant est au contraire capable de cette représentation « en puissance », préfiguration de qu'un Pierre Janet, dans le sillage de Leibniz, nommera le *subconscient*.

-
1. Nous pouvons souligner dès à présent que le déploiement freudien des deux *Topiques* (axées, l'une sur l'*Inconscient*, l'autre sur le *Moi*) commande toute sa succession, devenue contradictoire, en Écoles « continentales » avec Lacan, et « anglo-saxonne » avec Klein, puis Winnicott.
 2. Freud, *Complément métapsychologique à la doctrine du rêve* (1915) tr. Laplanche et Pontalis, Gallimard, Idées, p. 125. Ce mot *système*, de la plus haute importance, commande, chez Freud, l'intention même d'une *Métapsychologie*, ainsi que la question, que nous aborderons *in fine*, du *paradigme*.
 3. L'expression « *Grammaire philosophique* » a été reprise de Wittgenstein par Antonia Soulez au sujet de Platon. Notre contemporain François Laruelle † décrit de même des « *invariants* » de toute *décision philosophique*, dont chacune commande un système distinct.

Descartes ne peut donc admettre, par principe, de pensée *inconsciente* ni *subconsciente* (potentielle ou virtuelle) : l'animal ne *pense* pas, de même qu'il n'a pas d'âme : il est « animal-machine ». L'âme de l'homme, elle, *pense toujours*. La *pensée*, attribut principal de l'âme, et finalement – en tant que « Moi » – aussi *substance* de l'esprit est *conscience de soi* : *cogito* [latin] *je pense* suivi, *ergo sum*, (donc) *je suis*.

Certes, le philosophe précise dans ses *Méditations métaphysiques* (1641) qu'en dépit de la clarté absolue requise par le *cogito* ou conscience de soi, *douter*, *nier*, *vouloir*, *imaginer* et même *sentir* sont aussi, au sens plus large de la *conscience*, « penser ». De plus, malgré le dualisme qui est le sien, âme *ou* esprit et *corps*, quoique distincts et opposés interfèrent constamment [*Traité des passions*, 1649].

Ce système est ainsi puissamment contradictoire, ce que ne manquent pas de relever les *Objections* à ses *Méditations*. Arnauld, logicien et théologien, l'accuse, à juste titre, d'identifier *conscience* et *connaissance*. Ainsi, indubitablement l'enfant dans le ventre de sa mère ignore sa « faculté de penser » ou *cogito*. Descartes ne rend pas compte de son humanité et ne réalise par rapport à Aristote aucun progrès.

L'auteur du *Discours de la méthode* nous met même hors d'état de penser la différence entre l'animal et l'homme : soit en effet le vivant, privé d'âme, se réduit à une *chose* (et le corps humain à un objet ou instrument). Soit il faut accorder au vivant une « faculté » de *penser* si proche de la notre qu'il ne restera plus, comme aux commentateurs d'Aristote, qu'à expliquer la pensée « en acte », propre à l'homme, par une intervention directe de Dieu¹.

1. Voie suivie par les commentateurs musulmans de la notion d'« Intellect agent » chez Aristote, devenu une « Pensée en acte »

La position, en porte-à-faux, de Descartes, n'a pas manqué de susciter d'innombrables débats tant parmi les disciples immédiats de l'auteur des *Méditations* que chez ses interprètes¹. Elle méritait qu'on s'y arrête, dans la mesure où Lacan, aux prises avec la délicate question du *sujet* de l'inconscient, finira par affirmer que ce sujet (le *Je*) est le sujet *cartésien*, et qu'ainsi l'*Inconscient pense*.

Notre objet n'est pas, dans cette première étape, de retracer le détail de ce « conflit dualiste », où la pensée est, par principe, chez Descartes, soit *entièrement* consciente, parce que consciente *de soi*², soit au moins *confusément* (dans sa relation avec le corps), son absence totale coïncidant avec l'étendue ou matière³, tant chez l'animal que comme corps inanimé.

Chez Leibniz, son héritier, fortement critique, *Dieu* est, dans un monde intégralement hiérarchisé par un « ordre total », le *seul* être absolument conscient⁴ et disposant, en toute rigueur, du *Cogito*⁵. Ses créatures participent

extérieure à l'homme et déterminant ce dernier à dépasser la simple « puissance ».

1. Une solution « originale » est celle de Ferdinand Alquié, accordant à l'inconscient cartésien une existence *intermittente*, liée à la notion d'*instant* : le sujet pourrait, contre les textes, s'« absenter » de sa propre pensée, hypothèse admise par la psychiatrie voire au sein du premier modèle freudien, celui de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* de 1895, où prédomine la *discontinuité*.
2. Cogito, ergo *sum* : je pense, donc je *suis* – ou je *suis* – *Je*, c'est-à-dire conscient d'être, identique au contenu de cette pensée qui est précisément le Cogito, le « je pense ».
3. Nous renvoyons, outre la référence susmentionnée, à l'ouvrage-princeps de Guérout, *Descartes selon l'ordre des raisons* (Aubier, 1953).
4. Le seul donc qui puisse, au sens cartésien et en toute rigueur, dire « Cogito ».
5. Guérout souligne dans le livre cité ci-dessus, que le Cogito vaut de *tout* être pensant, homme, Ange ou Dieu.

toutes de l'Inconscient, qui n'a pas encore reçu ce nom, mais constitue bel et bien un pôle opposé, prêt à revêtir un caractère « cosmique ».

Le pas accompli par rapport à Descartes est décisif : Il n'existe, chez Leibniz, nul être *absolument inconscient* : chacun, même la pierre, est « miroir de l'Univers » le reflétant, selon sa perspective propre mais en totalité, en tant que *perceptio* [perception, en latin] non seulement visuelle, mais *représentation* ou *correspondance* : « saisie de l'Un dans le multiple ».

La mystérieuse *harmonie préétablie*, expression de la finalité imprimée par Dieu à la création, raillée par Voltaire, fait du monde de Leibniz un système de *résonance* mettant en acte pensée et intention divine. Cette partie du système préfigure la lecture quelque peu « ésotériste » (et laïcisée) de l'*Inconscient* au siècle suivant.

L'Inconscient devient en effet la « tarte à la crème » d'une philosophie déjà moins « académique » que celle des Écoles : Schelling¹, Schopenhauer dans *Le monde comme volonté et comme représentation* (1819), Eduard von Hartmann (*Philosophie de l'Inconscient* (1869) eux-mêmes suivis des penseurs du *refoulement*, Nietzsche puis Freud.

On ne saurait trop insister sur la médiation que représentent, entre ces deux « moments » – leibnizien puis « critique » – l'élaboration de Schelling, dernier jalon entre Kant et Hegel, Lacan se réfère, sous l'influence de son « seul maître, vraiment le seul » (Alexandre Kojève) à ce dernier tout en s'en démarquant au titre du freudisme.

1. Dans sa *Philosophie de l'Identité (Système de l'Idéalisme transcendantal* de 1800) Schelling soutient l'identité de la *Nature* et de l'*Esprit*, la première figurant l'Inconscient, le second le Conscient.

La Porte ouverte

L'Inconscient a donc toujours accompagné la *philosophie*. Il est, par ailleurs, fondamentalement constitutif de la *culture*. L'intention *cosmique* – voire ésotérique si l'on songe à un Jung – des penseurs après qui Hegel est fréquemment liée à toute une tradition « sacrée », celle que décrit Ellenberger dans son *Histoire de la découverte de l'inconscient*¹.

L'auteur, psychiatre, présente ainsi la tradition *chamanique* avec ses techniques propres – « la réintégration de l'âme perdue, l'extraction de l'objet-maladie, l'exorcisme, [...] l'assouvissement des frustrations [...] la magie, la confession [...] »² – comme l'ancêtre de ce qu'il nomme *psychiatrie dynamique*, « nébuleuse » thérapeutique rejetant le cartésianisme et implicitement la représentation que Foucault nomme « carcérale » en médecine.

On peut, sans nullement les assimiler, rapprocher de cette ouverture, extrême dans certaines tendances contemporaines, tant l'*organodynamisme* d'un Henri Ey, « compagnon de route » de Lacan et auteur d'un monumental *Traité des hallucinations* (1973), que le courant *anti-psychiatrique* impulsé, outre-Manche puis en France, par Laing, Oury, Guattari. Se désolidarisant de la médecine, la psychiatrie se rapproche dès lors, logiquement, de la psychanalyse.

Le rapport de l'homme à l'Inconscient existe bien avant que ce dernier ne soit *nommé* : difficilement par la philosophie, avant que le « Nouvel Age », de mouvance néo-romantique³, ne s'en réclame de manière parfois

1. 1975, tr. Fayard (1994).

2. Marie-Andrée Charbonneau, *Philosophiques*, 27/2, automne 2000, p. 459-456.

3. Un document significatif de cette époque, lui-même « prophétique » en son temps, est le roman de Hermann Hesse, *Le loup*

« psychédélique » *Ensemble solidaire de pratiques et de croyances*, de religiosité diffuse résonne aujourd'hui tant avec l'univers intemporel des *thérapies*, du chamanisme à l'hypnose, qu'avec la revalorisation culturelle de l'*animisme*.

La *rationalisation* de l'Inconscient, puis sa laïcisation dans un contexte encore marqué par la démonologie (« chasse aux sorcières » dans un contexte puissamment religieux et marqué par le paganisme) émerge vers 1775 de la pratique du *magnétisme* par Mesmer, puis du *somnambulisme artificiel*¹ qui préfigure l'hypnose².

L'Inconscient, lié au sacré, devient alors objet de connaissance. Émergeant de l'approche thérapeutique du *mal*, l'*hystérie*, mal millénaire dont traite déjà Hippocrate, fait « retour », frôlant parfois l'*épilepsie*, « mal sacré », mais échappe à ce qualificatif en dépit de l'énigme qu'elle constitue.

Les « tâtonnements » des XVIII^e et XIX^e siècles contribuent, en l'affranchissant du spiritualisme, à « dépsychologiser » la psychiatrie. Le développement de cette dernière, lié à celui de la société industrielle, est fulgurant, toutefois tempéré, toutefois, dans le sillage de l'évolutionnisme, par le courant *organiciste*³ que nous signalions ci-dessus.

des steppes (1927) témoignage de son trajet analytique auprès de Carl Gustav Jung, dont l'influence se mêle, à certains égards, à celle du bouddhisme (*Siddharta*, 1922). Le « Nouvel Âge » des années 1960 associait « thérapies nouvelles » antipsychanalytiques, enthousiasme « cosmique » et valorisait fréquemment Jung contre Freud, ou le mythe contre la sexualité.

1. Par Puységur.
2. Revalorisée contre la psychanalyse par un François Roustang (*Influence*, Minuit 1990).
3. Spencer, puis Darwin. Une figure importante – longuement décrite par Paul Bercherie dans sa *Genèse des concepts freudiens* –, est celle de Romanes, auteur de *l'Évolution mentale chez les animaux* (1883) et *chez l'homme* (1888).